

Le 9 continuation de nord-est. Travaux, gardes de la tranchée et feu des assiégés ordinaires. A 11 heures on a aperçu un bâtiment qui double la pointe de Lévis. Il a mouillé auprès. Nous avons espéré un moment qu'il étoit françois. Il nous a prouvé être anglois (1) en répondant aux signaux de la ville. Il a appareillé à 3 h. et a mouillé très près de la basse ville.

Le 10 continuation de nord-est et de mauvais tems. On a vu à la pointe du jour une goëlette courant des bordées de la pointe de l'isle d'Orléans à celle de Lévis, d'où elle a gagné la ville. Gardes, travailleurs à l'ordinaire, ainsi que le feu des assiégés qui vers les 5 h. ont fait des cris de joie (2), auxquels la garde de la tran-

(1) D'après KNOX (GARNEAU, *Canada*, II, 353) : « Les circonstances étoient telles pour nous que, si la flotte française fût entrée la première dans le fleuve, la place serait retombée au pouvoir de ses anciens maîtres. Aussi tout le monde, assiégés et assiégeants, tournait-il avec la plus grande anxiété les yeux vers le bas du fleuve, d'où chacun espérait voir venir son salut. » Voir lettre de Vaudreuil au ministre de la guerre (22 juin 1760) : « Qu'il est fâcheux que les justes mesures de M. Berruyer aient été susceptibles de retardement ; les secours qu'il nous avoit destinés, quelque modiques qu'ils fussent, joints aux mesures que nous avons prises, auroient mis la colonie hors de danger ; la vue d'un seul pavillon français auroit opéré la reddition de la ville de Québec. » — Dépôt de la guerre, vol. 3,574, p. 67. Cf. lettre de Bourlamaque à Crémille, adjoint au ministre de la guerre : « Nous avons eu la douleur de voir arriver l'escadre angloise au lieu des vaisseaux que nous attendions et obligés de nous retirer avec le plus grand succès. Maintenant, sans espoir de recevoir aucun secours, il ne nous reste que de la patience et du courage. M. le chevalier de Lévis, digne d'une réussite plus heureuse, ne néglige rien pour entretenir l'un et l'autre. »

(2) D'après KNOX, cité par GARNEAU (*Canada*, II, 353) : « Nous restâmes quelque temps en suspens, n'ayant pas assez d'yeux pour la regarder ; mais nous fûmes bientôt convaincus qu'elle étoit anglaise... L'on ne peut exprimer l'allégresse qui transporta alors la garnison. Officiers et soldats montèrent sur les remparts faisant face aux Français et poussèrent pendant plus d'une heure des hurrahs continuels, en élevant leurs chapeaux en l'air. La ville, le camp ennemi, le port et les campagnes voisines à plusieurs lieues de distance retentirent de nos cris et du roulement de nos canons, car le soldat, dans le délire de sa joie, ne se lassa point de tirer pendant un temps considérable. »